

Prologue

7 h 47. Un œil puis l'autre. Ma main saisit le téléphone. Aucun texto, juste un courriel m'informant d'une offre à ne surtout pas manquer. Un léger vertige en me retournant sur le côté droit du lit. L'envie familière de retaper l'oreiller, d'attraper un peu de fraîcheur pour mieux me rendormir. Sombrier de nouveau. Le corps immobile. Rien à faire, rien à penser. Oublier la semaine. Savourer le goût du dimanche. Celui de l'enfance. Le doux refrain de l'abandon. Mais à mes pieds, quelque chose me démange. Une étrange sensation qui vient troubler mon confort.

Je me lève, je suis obligée de secouer ma couette, d'aller chasser l'intrus. Rien de visible à première vue. Je me rapproche, exaspérée. C'est alors que mes yeux se posent sur un grain de sable. Pire encore, une poignée de sable. Que fait ce bout de plage au bout de mon lit, moi qui ne

Le voyage de Pénélope

me suis pas baignée depuis des mois ? Impossible, absurde. Ça n'a rien à faire là. Je me recouche, je feins l'indifférence. J'aimerais tant m'en foutre. J'aimerais tant être de ceux qui s'en balancent. Glisser sur l'existence avec panache. Ne pas être atteinte. Rester légère. Du sable, c'est trois fois rien. Pas de quoi se sentir ensevelie, pas de quoi s'agiter, ni avoir le cœur serré. Alors pourquoi je n'y arrive pas ? Pourquoi un détail si insignifiant semble fissurer mon monde ? Pourquoi ces larmes en me servant un bol de muesli ?

Je m'appelle Pénélope, j'ai trente ans, et j'aimerais comprendre ce qui m'arrive.

Ceci n'est pas qu'un dimanche matin

Paris, mois de décembre

Il faut dire que, depuis quelque temps, ce n'est pas tout à fait ça. J'oublie souvent comment les choses commencent, mais je ne m'habitue jamais au fait qu'elles finissent. Pourtant, depuis six mois, je dois reconnaître que la fin rôde avec insolence autour de moi. Fin. Trois lettres élégantes et sobres, pour dire le gouffre, la tempête, la déchirure. Avant, j'imaginai la rupture grandiose, sublime comme dans un roman russe. Un déluge de pleurs sur un quai de gare, des adieux qui disent « je t'aime », des corps enlacés, conscients que leur amour est impossible, et devient, par la même occasion, éternel. Je percevais la séparation à travers un joli filtre. Un fragment de vie, lisse, beau, acceptable, dont je me souviendrais avec le sentiment réconfortant d'avoir traversé quelque chose d'intense. Tout cela était d'autant plus vrai que, jusqu'à présent, ça ne me concernait pas. Une fois que ce fut mon tour, j'ai compris que la fin

Le voyage de Pénélope

d'un couple n'avait rien à voir avec *Anna Karénine*. On ose rarement admettre combien rompre, c'est surtout vivre un moment minable. L'absence totale d'élégance. Un truc misérable, mesquin, qui nous ôte toute dignité. On se parle de moins en moins, on s'embrouille pour une boîte d'œufs qui n'a pas été jetée, on se soupçonne, on se méprise, on compte les points, on renonce à toute forme de beauté. Et puis, un jour, c'est fini pour de bon. On se quitte sur un « au revoir ». Un « au revoir », timide et maladroit. Dans une pizzeria. Devant une boulangerie. Ou sur un canapé, qu'on avait mis des heures à choisir ensemble. Rien de superbe, juste quelques regards gênés de n'avoir pas su faire autrement.

Je le sais, c'est banal, une rupture. Ça aussi, au fond, c'est trois fois rien. Un événement que la plupart des gens traversent dans leur existence. Il faut s'habituer. Attendre que les bruits du cœur soient moins aigus, et accepter qu'il n'y ait pas d'autres issues que de recommencer. Voilà l'attitude adéquate. La brillante raison dont nous sommes tous pourvus impose de virer les grains de sable, de passer l'aspirateur et de revenir sur scène. Mais pour moi, la fin, ou plutôt cette fin, a été le début de toutes les autres. Le projecteur dirigé en pleine lumière vers la plus insupportable des révélations : on peut perdre les gens qu'on

Ceci n'est pas qu'un dimanche matin

aime. Puisque l'amour peut finir, alors à quoi bon continuer à miser ? Si l'idée est d'alterner des débuts et des fins, je ne suis pas certaine de souhaiter vraiment participer.

C'est depuis le départ de Victor que j'ai commencé à chanceler. À regarder chaque objet, chaque relation, chaque chose autour de moi, à l'aune de mon chagrin. Ma famille et mes amis me répétaient que j'étais méconnaissable. Ce qui était sans doute une autre manière de dire que j'étais franchement pénible. Je dois avouer que j'étais la première à le constater, je me sentais étrangère à moi-même, mes réactions étaient devenues illisibles, incohérentes, déconnectées de la rassurante habitude. C'est troublant cet instant où l'on bascule, où l'on franchit la rive d'en face. « Mais qu'est-ce qui t'arrive ? » Rien. Je n'en sais rien.

Et comme si un ouragan de peine ne suffisait pas, j'ai aussi négocié mon départ de l'entreprise dans laquelle je travaillais au service juridique. Au bout de l'épuisement, l'esprit hagard, il m'était désormais inconcevable de donner le moindre sens à un dossier agrémenté d'un Post-it, sur lequel était souligné en rouge le mot « urgent ». Les lettres se décomposaient dans l'espace-temps, formaient une guirlande sur laquelle je laissais vagabonder mon

Le voyage de Pénélope

regard. Je restais assise à mon bureau, en ne faisant que ranger mes stylos par couleur et par taille. Ce n'était pas une question d'engagement, pas non plus une rébellion stérile, ou de la mauvaise volonté, je n'avais plus rien à faire là. L'énergie que j'avais déployée jusqu'alors me paraissait aussi touchante qu'in vraisemblable. Avoir un salaire décent ne suffisait plus à dissimuler mon chaos.

Un peu lasse, et pas tout à fait prête à avouer que j'étais dépossédée de ma propre personne, comme dévorée par une peine indéchiffrable, j'ai écrit un courrier afin de donner corps à ma volonté de partir. J'ai eu très vite rendez-vous avec la responsable des ressources humaines. Une brune énergique, marchant presque sur la pointe des pieds, prompte à sautiller au moindre signal. Le contenu de notre échange fut aussi irréel que toute cette nouvelle teinte qui venait cendrer mon quotidien. Plus comique que ma séparation amoureuse, mon interruption professionnelle n'était pas moins maladroite. Le haut du corps penché très en avant sur la table ovale qui nous séparait, la responsable voulait sincèrement comprendre ce qui m'arrivait.

— Bonjour Pénélope, je dois dire que tout ça m'embête un peu... J'ai bien eu votre courrier, mais franchement, qu'est-ce qui vous arrive ?

— Rien, plus rien...

Ceci n'est pas qu'un dimanche matin

— Mais comment ça ? Vous savez, une carrière, ce sont des hauts et des bas, un petit congé, une cure de vitamines et hop, vous serez de retour parmi nous comme si de rien n'était.

— Je ne peux pas. Je ne peux vraiment pas.

— Pourquoi donc ? C'est invraisemblable ! Est-ce qu'il y a quelque chose que je dois savoir ? Une formation que vous voudriez faire ? Un projet ? Une envie ?

— Non vraiment. Rien. Plus rien.

— Mais Pénélope, c'est impossible. Croyez-moi, c'est impossible ! Vous ne pouvez pas partir comme ça !

Ses mains frappaient le bord de son bureau, manifestant sa stupéfaction. Mais je n'avais ni griefs clairs, ni doléances construites, ni projet, ni désir de formation. Je ne voulais pas ouvrir mon atelier de pâtisserie, ni passer à la concurrence. J'étais juste là, clouée au sol, à me répéter que plus rien n'avait d'importance. Désespérée par mon manque d'imagination, elle a finalement signé ma demande de rupture conventionnelle, sans même s'apercevoir que ses paupières continuaient à se hausser d'étonnement. Ces quelques cases m'assuraient les indemnités nécessaires à mon répit, au moins pour quelque temps. Avant de partir, elle me serra la main, me souhaitant une « bonne continuation » avec une empathie présageant que,

Le voyage de Pénélope

selon elle, j'avais fait le pire choix de ma vie. Je l'ai laissé gambader dans ce couloir, qui m'avait été si familier, me demandant une dernière fois qui avait bien pu choisir un tel motif de moquette.

J'étais officiellement célibataire et chômeuse.

*

Ma cousine Cécile a vite nommé cela un « burn-out ». À moins que ce soit mon médecin. Toujours est-il que mettre un nom sur mon état permettait de baliser le mal, d'organiser un parcours pour me sortir de là. À chaque problème sa solution, il suffit d'adapter le protocole. Docile, je me suis laissé porter. J'ai suivi toutes les prescriptions sans sourciller. Mon entourage, certain qu'une rupture n'avait pas pu provoquer une telle tornade, s'était concerté et avait identifié une « crise de la trentaine ». Le concept était trop beau, il donnait de la substance à ce qu'il devenait impérieux d'endiguer. Au pied de mon lit, ma garde rapprochée se reléguait pour me convaincre. Ma mère, armée d'articles de journaux, insistait sur l'évidence de ce qui selon elle était une heureuse découverte, un phénomène observable qui pouvait être solutionné.

— Ma chérie, c'est certain, tu fais une crise de la trentaine, une simple crise ! Deux Américaines

Ceci n'est pas qu'un dimanche matin

se sont penchées sur le phénomène, elles s'appellent Alexandra Robbins et Abby Wilner, et franchement, vu leur description, on a l'impression qu'elles te connaissent ! Écoute ça : « Sentiment de stagnation, insécurité, doute, confusion, incertitude sur la réussite amoureuse, stress lié à l'économie, réévaluation des relations amicales, désir d'enfant problématique, confusion identitaire, ennui... » Je te passe les détails, tu es mieux placée que moi pour les connaître, mais c'est incroyable, non ? On dirait qu'elles parlent de toi !

Ma mère finissait par être satisfaite que j'appartienne à la grande fratrie des individus en crise. Alexandra Robbins et Abby Wilner, avec leurs noms d'héroïnes Netflix, étaient devenues les prêtresses de mon désarroi.

Afin de me sortir de cette vilaine impasse, et de m'occuper avant mon prochain anniversaire, on s'arrangeait pour organiser mon temps. Une émouvante chaîne de solidarité s'était mise en place autour de moi. J'étais emmenée d'un endroit à un autre, comme une enfant en garde alternée, pour qui on se dévoue. Le week-end était le point d'orgue de cette mystérieuse collaboration entre ma famille et mes amis. Ma solitude était leur ennemi commun. Le planning s'articulait autour de cafés pris avec de vagues connaissances, d'initiation

Le voyage de Pénélope

à la poterie, de cours de japonais, de jogging pour libérer mes endorphines, de rendez-vous avec tout ce que mes copines comptaient comme cousins célibataires. Je suivais, toujours malléable, emplie de gratitude à l'idée que, malgré ma sinistre compagnie, on prenait autant soin de moi.

*

C'est à peu près là où j'en suis ce dimanche matin. Il est 9 heures, mes draps sont sableux et je ne sais pas quoi faire. J'ai renoncé depuis peu à l'emploi du temps minuté qui m'était proposé, expliquant à mes proches, ravis, que j'allais de mieux en mieux grâce à eux, et qu'ils n'avaient plus besoin d'assurer la garderie. Certes, je n'ai plus à subir des initiations diverses et des discussions forcées, mais je suis maintenant face à mon trois fois rien qui est presque tout. Comment explore-t-on sa douleur ? Au lieu de sortir, je rôde des heures entières dans mon appartement qui n'a jamais été aussi propre, javellisé, épousseté. La seule chose que je maîtrise actuellement est le dosage idéal entre le vinaigre blanc et le bicarbonate de soude, afin de retirer avec certitude toute trace de calcaire. Pour un peu, je m'amuserais presque à salir, juste pour le plaisir savoureux de nettoyer, et de constater qu'ici au moins, le long de mon lavabo, quelque chose agit, se transforme,

Ceci n'est pas qu'un dimanche matin

s'embellit. Dans ma tête, ce refrain réconfortant, cet adage que j'ai entendu mille fois depuis ma naissance, et qui agit comme une obscure formule magique : « Faire et défaire, c'est toujours travailler. » Une expression illogique, qui pourtant apaise, et surtout, une référence à Pénélope, la femme d'Ulysse, celle à qui je dois mon prénom. Son histoire, je la connais sur le bout des doigts. À l'école, mon prénom n'était pas le plus enviable, propice aux surnoms ridicules, il fallait que je lui donne de l'allure, alors je me rêvais en tragédienne, et je racontais l'histoire de mon héroïne, assurant ma culture autant que ma dignité.

Ironie du sort, Pénélope, mon double, est une admirable épouse. Pendant qu'Ulysse, l'aventureux, est parti à la guerre, résigné à mener la lutte contre Troie, Pénélope patiente à Ithaque. Figure de la mesure, de l'extrême loyauté, sa posture est magistrale et son cœur endurent. Elle est la reine d'un royaume suspendu à l'attente anxieuse d'un hypothétique retour. Pendant les vingt années d'absence de son héros, Pénélope fait preuve d'une fidélité absolue. Lorsque la guerre de Troie s'achève, et qu'Ulysse tarde à revenir, au point qu'on le croit mort, il lui faut une ruse habile, servant à éloigner les prétendants qui veulent s'emparer du trône, hypnotisés par le pouvoir et par sa beauté. Alors Pénélope élabore un stratagème insensé, une idée

Le voyage de Pénélope

folle qui ne peut prendre sa source que dans les esprits habités par un amour et une détermination infinis. Elle fait semblant de tisser un grand linceul, indiquant qu'elle ne pourra se marier de nouveau que lorsqu'elle aura achevé sa tapisserie. Au fil des mois, les mailles ne semblent jamais progresser, le linceul reste comme étrangement inachevé, car chaque nuit, dans le secret des ombres, Pénélope défait ce qu'elle a tissé dans la journée. Faire et défaire, c'est toujours travailler, ne l'oublions pas. Son artifice fonctionne, jusqu'au retour de son audacieux voyageur, et assure ainsi la pérennité de leur union. J'ai beau connaître ce récit aussi bien que ma propre vie, je suis toujours aussi étonnée en constatant que mes parents m'ont donné le prénom d'une femme qui ne fait qu'attendre pendant vingt ans, tissant un drap dans un sens puis défaisant son travail dans l'autre, et cela jour et nuit. Je ne sais franchement pas ce qu'ils me souhaitaient en s'inspirant de cette drôle de destinée.

Pour la première fois depuis que je connais le texte d'Homère, j'en veux à Pénélope. Qu'est-ce qui se serait passé si, au lieu de rester rivée à son trône, fidèle à un spectre, elle avait décidé de partir ? D'aller, elle aussi, à la conquête des mers ? De découvrir ce qui se trame dans les confins du monde ? Quelle aurait été l'issue de cette légende si elle avait vogué sur les flots de l'imprudence ?

Ceci n'est pas qu'un dimanche matin

Si elle était partie rencontrer le ciel immense, les sirènes enchanteresses, et les mystérieux rochers des îles ioniennes ? Est-ce que la survie d'Ithaque méritait son sacrifice ? Je bouillonne. Mon esprit trépigne. Égoïstement, je me demande : est-ce que mon existence aurait été plus douce si mon double était passé à l'action au lieu d'attendre ?

L'après-midi défile dans une torpeur bien plus grande que d'habitude. J'oublie les Grecs et leur mythologie. Mon regard se tourne vers la fenêtre, le mois de décembre charge la rue de lumières, de scintillements joyeux. C'est joli. Même l'angoisse du dimanche soir peine à s'imposer tant la gaieté de fin d'année plane dans l'air. Je suis spectatrice. Sur mon téléphone, deux textos : l'un de ma cousine, l'autre d'une ex-collègue. Je ne les ouvre pas, pensant illusoirement que ça me dispense d'y répondre.

Je vais me coucher sans avoir totalement eu l'impression de m'être mise debout. Rituel du lit. Cérémonie de l'oreiller. Je le retape comme il faut, j'apprécie sa fraîcheur, vierge de sommeil. Je me glisse sous mes draps, heureuse de retrouver la protection confortable de ma couette. J'ai à peine les pieds posés sur le matelas que revient cette insupportable sensation d'inconfort, cette chose qui me démange. C'est encore ce foutu sable qui

Le voyage de Pénélope

m'avait sortie du lit ce matin. Je bondis de nouveau, encore plus agacée.

D'où vient ce sable ? Pourquoi surgit-il dans mon néant ? Le sable, la mer, l'appel des vagues. Ithaque, Troie, les îles ioniennes. Tout s'embrouille. Je repense à Pénélope, à sa toile, à son exaspérante immobilité, à son attente. Soudain, la démangeaison remonte tout le long de mon corps, d'étranges picotements surgissent au centre de ma colonne vertébrale, un élan inconnu, un frisson. Ce n'est pas l'envie de pleurer, ni de l'énervement, c'est autre chose. Un possible qui contracte l'ensemble de mon ventre, saisit ma poitrine, se répand dans tous les interstices de mon chagrin. Et si ? Et si c'était moi qui partais ? Et si je faisais le voyage qu'elle n'a pas pu faire ? Et si l'odyssée était mon salut ? Ma peine, une cartographie ?

Je m'appelle Pénélope, j'ai trente ans, et c'est à mon tour de quitter Ithaque.